

Archives

SEPULCHRE

TRANSCRIPTIONS



*Archives en possession
de la branche "Henri"*

*À la suite de circonstances
heureuses, tous ces
documents ont été sauvés de
l'oubli ou de la destruction.*

*L'intention, est d'en faire
profiter un maximum de
personnes.*

*Il est bien entendu que ces
archives sont destinées à un
usage exclusivement familial.*

*Tout emploi sera soumis à
une demande auprès de
l'auteur.*

Paul Sepulchre

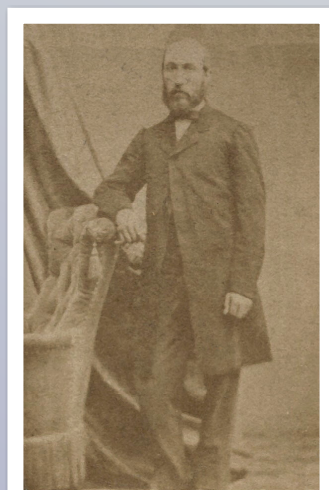
*©Paul Sepulchre, branche
"Henri".*



✕ Hommage ✕

*Ce fichier reprend un discours d'hommage de Alexandre
Sepulchre, aidé de ses frères, à Henri Sepulchre (branche
Henri).*

HENRI



Henri Sepulchre /H

ALEXANDRE



Alexandre Sepulchre 1/A

*Henri Sepulchre (branche "Henri"), veuf de Élise Paquet est
décédé à l'âge de 44 ans. Son épouse à l'âge de 37 ans.*

Hommage rendu par Alexandre Sepulchre, aidé de ses frères à Henri Sepulchre

Henri Sepulchre

Henri Sepulchre est né le 2 avril 1834 à Solières ; hameau de Ben-Ahin, situé sur les arrières hauteurs de la rive droite de la Meuse, à 6 km environ de la ville de Huy et où exista jusqu'à la Révolution française, une fort ancienne abbaye cistercienne dont les restes sont devenus un beau château privé.

Il était le sixième enfant vivant et troisième fils d'un père dont les ascendants avaient successivement habité Solières depuis plusieurs siècles, et d'une mère native d'un autre village de la même commune, mariés en 1822, tous deux catholiques pleins de foi et foncièrement honnêtes gens, ayant de qui tenir.

Henri fut à l'école primaire d'une précocité que la fièreté du maître aurait poussée jusqu'à l'excès si le père n'y avait à temps mis bon ordre. Plus tard il ne fit pas des années de collège comme ses frères aînés. Il quitta la maison paternelle seulement à l'âge de seize ans et demi pour entrer directement, second sur seize, à l'Ecole de Médecine Vétérinaire de l'Etat à Cureghem-Bruxelles. Sa faculté d'assimilation était telle qu'il avait pu acquérir très solidement toutes les connaissances requises pour l'examen d'entrée moyennant des leçons particulières, largement espacées, dont il alla simplement prendre l'année précédente chez deux professeurs du Collège de Huy.

À l'Ecole Vétérinaire, il eut pour émule et ami le premier de la promotion d'entrée, plus âgé que lui, comme lui très religieux, qui avait fait ses humanités complètes au Collège des Jésuites de Liège. Appuyés l'un sur l'autre, ils maintinrent bravement intègres, dans ce milieu critique comme leur âge, leurs excellentes mœurs. À chaque examen de passage d'une année d'études à l'autre, ils conservèrent leur rang d'entrée et il en fut de même à l'examen de sortie de l'école.

Tandis que son ami entra alors à l'armée, Henri entreprit l'exercice de son art à Huy, installé chez son frère, ingénieur d'une grande usine à zinc de la banlieue. Mais, dans ses vues, c'était en attendant l'heure et l'occasion d'aborder convenablement l'agriculture, à laquelle l'avaient toujours porté ses goûts, et Cureghem lui avait paru la meilleure préparation scientifique, faute alors d'Ecole Spéciale d'Agriculture en Belgique.

Au foyer paternel, pendant son adolescence, il s'était trouvé à bonne école en prenant part aux travaux de ses parents et en se formant d'après leurs leçons et leur exemple. Le nombre de leurs enfants en vie était alors au complet et avait dès 1845 atteint le chiffre de dix : quatre filles et six fils. Pour faire face aux besoins d'une telle famille, ils cumulaient toute une variété de charge, emplois et professions.

Ayant reçu en partage la maison ancestrale avec quelques hectares de prés et champs, le père d'Henri avait, au moyen d'acquêts et de locations, réuni de quoi former une exploitation agricole pouvant occuper un domestique de culture et deux chevaux, et nourrir un certain bétail. Il dirigeait donc d'abord cette petite exploitation. En même temps il était receveur communal comme l'avait été son père, receveur particulier du château de Solières, etc. , régisseur d'une petite houillère en exploitation dans la commune, expert en bâtiment et en terrains, fréquemment chargé de règlements de partages, cogérant associé d'un important commerce de bois, architecte rural, entrepreneur et chef d'atelier de menuiserie et de charpente, expert en bois, notamment il l'avait été pour le château de Solières à l'occasion de l'annexion au domaine de grandes propriétés boisées contiguës, et, pendant l'enfance d'Henri, pour la Société Générale de Belgique, qui lui avait confié successivement l'estimation du fond et de la superficie de plus de cinq milles hectares d'anciennes forêts de l'Etat, situé en divers lieux des provinces de Namur, Hainaut et de Liège. Par surcroît, à tant d'occupations, comme l'avait été son père, il était sans songer jamais à aucune rétribution pour ses conseils, l'homme le plus consulté de sa résidence et des alentours. Néanmoins il se possédait toujours pleinement et était à la question comme s'il n'avait eu qu'une chose à faire. Sauf les exceptions commandées par les relations de famille ou d'amitié, il ne prenait de délassément que strictement chez lui, avec sa femme et ses enfants, à la faveur du repos du dimanche et après exacte assistance aux offices. Il était la sobriété même. Il jouissait de l'estime des grands et des petits. Il avait une autorité inouïe sur ses subalternes et ouvriers qui lui étaient attachés comme à un père.

(Son domestique de culture, qui s'est marié, est resté en service 45 ans c'est-à-dire jusqu'à sa fin et notamment ses maîtres menuisiers et charpentiers de même jusqu'à leurs derniers jours.)

L'instruction, qu'aux temps troublés de son enfance, il lui avait été impossible d'acquérir à beaucoup près au même degré qu'avait pu le faire en meilleur temps son père, il voulut coûte que coûte la pousser, pour tous ses fils, jusqu'aux hautes études inclusivement. Il était une majesté pour ses enfants, bien que la plus modeste simplicité fut son caractère. Sans s'en douter, bien au contraire, il était vraiment grand à l'approche de l'heure du repos, après causerie en fumant gaiement sa pipe au coin de l'âtre, au milieu de sa famille, de ses domestiques et souvent de plusieurs de ses ouvriers, il disait à haute voix devant tous, la prière du soir.

La mère d'Henri qui descendait maternellement d'une famille faisant valoir elle-même et en bloc une grande propriété rurale, avait une vie non moins active et édifiante. Au gouvernement et au soin de ses enfants, tous nourris de son sein, dont elle s'acquittait avec autant d'autorité que de tendresse à la direction de sa maison et de son ménage, et son intervention manuelle dominait en tout ce qui concernait le traitement de la laiterie, la confection du beurre et du pain et la préparation des aliments etc, etc, à une vigilance qui suivait attentivement ses domestiques dans tous leurs travaux (Elle n'avait du reste qu'une servante à demeure, entrée lors de sa mise en ménage et qui a fait 54 ans de service avant de prendre sa retraite ; elle était de la maison) soit du logis, soit des étables, de la cour et du jardin : elle joignait la tenue par elle-même, avec l'aide successive de ses filles (avant leur établissement), d'un commerce de détail de où ce qui, depuis les épiceries et la mercerie jusqu'aux lainages et articles de linge et étoffes inclusivement, s'achetait alors nécessairement sur place à la campagne là où manquait comme à Solières tout service quelconque de communication par messageries avec la ville. C'était l'appoint, du reste précieux (nonobstant l'extrême modicité des prix qu'elle vendait les marchandises toujours les plus loyales) qu'elle apportait aux industries de son mari ; et il lui coûtait d'autant plus de travail que les emplettes en bonne partie se payaient en nature : beurre, œufs, etc. ...

Heureusement elle trouvait à son petit comptoir l'occasion discrète, non seulement de faire à propos quelques aumônes en nature surtout), mais de glisser efficacement dans l'oreille des mères, confidente de choix qu'elle était de toutes les peines, les meilleurs conseils en faveur de l'ordre, de l'économie, de la concorde dans les ménages, ou encore de la bonne et chrétienne éducation des enfants : vrai réconfort, pour elle, des jours ouvrables, en attendant le repos et le « sursum corda » du dimanche.

Tous les dix enfants ont collaboré à leur tour aux si généreux efforts de ces parents modèles et se sont ainsi initiés à un savoir faire pratique non ordinaire, tout en recevant l'empreinte ineffaçable de leurs exemples ; mais Henri plus que ses frères pour être resté plus longtemps qu'eux au foyer. Ce foyer où souverainement régnait le bon Dieu restait en vénération les aïeux, brûlait vraiment, bien que sans éclat, l'amour conjugal, maternel, le plus dévoué, où se cumula dans la hiérarchie naturelle de l'âge, une union fraternelle s'il plaisait à Dieu indéfectible.

Entre l'arrivée, d'Henri, à Cureghem et le moment où son regretté frère l'appela à s'installer chez lui pour ses débuts dans l'art vétérinaire un véritable événement de famille s'était déroulé sans bruit. Le frère aîné, Joseph, avait fait la découverte d'une mine de fer qui, mise tranquillement à fruit par les soins de son père (chargé de conduire les travaux d'approche), et avec les seuls deniers de son père et de deux amis de la famille et pour cela généreusement attribués d'avance à eux trois pour moitié (Ils apportèrent ensuite une seconde mine en en attribuant 1/4 à Joseph comme à chacun d'eux) était maintenant en exploitation sous la direction du frère puîné François aussi ingénieur des mines, et était d'un rapport qui leur faisait des situations toutes nouvelles. Quant à celle de l'heureux et habile inventeur de cette mine (lui restée pour l'autre moitié), on peut dire qu'elle était devenue une haute situation. Excellent homme et chrétien, à tous points de vue dignement à la tête à 34 ans d'un haut service et d'un grand personnel de collaborateurs et d'ouvriers, déjà père de sept enfants, il jouissait d'ailleurs d'une grande considération dans sa position d'ingénieur d'une société très importante.

Bien plus ferme debout par suite de l'événement, en jouissance immédiate pour ainsi dire de l'influence de son aîné et parrain et de ses belles et étendues relations, Henri alors âgé de 20 ans 1/2 avait les champs grand ouvert devant lui, avec le temps et, partant, l'assurance de faire son chemin très honorablement, sous tous rapports, sur place. A mesure qu'il fut plus connu, il fut naturellement plus estimé en personne des grands et aussi des petits car il était leur ami et l'avait prouvé en entrant sans retard dans l'œuvre, si humble, des conférences de Saint Vincent de Paul, qu'il y en avait alors une à Huy, toute nouvelle, fondée par un prêtre éminent, des amis de son frère et devenu bientôt le sien. (L'abbé Mathieu Bodson alors professeur de rhétorique

au collège de Saint Quirin à Huy, dont un beau choix de « Pensées » a paru en 1886 en recueil posthume, chez Cormeaux à Liège.) Ses confrères lui étaient une société de choix. Il marche toujours en avant, gagnant des sympathies, et en même temps une clientèle toujours plus large.

Néanmoins, il n'était pas fixé et voulait poursuivre sa voie. Au bout de trois ans, il épousa celle qui à bon droit avait toujours été l'objet de ses rêves et qui ne pensait aussi qu'à lui (avec la secrète permission de ses parents depuis longtemps donnée) et ce fut pour aller s'établir à Perwez-Condroz, non loin de Solières, chez son beau-père, qui l'était aussi de son frère François, depuis sa résidence au siège même de la mine « Providentielle ». Ce beau-père bien regretté n'était autre que l'un des amis de la famille appelé à partager « les chances » de l'exploitation de cette mine. Il n'avait plus d'enfants à établir que cette fille et il régissait là pour le compte du propriétaire qui résidait ailleurs) une petite ferme isolée de 50 hectares, Henri aussitôt loua cette ferme pour en diriger lui-même l'exploitation en maître, tout en continuant d'exercer dans un certain rayon comme artiste vétérinaire. Enfin il était dans son plein élément, sur un champ d'expérience restreint, mais que ses déplacements professionnels augmentaient d'un vaste champ à la fois d'informations et d'observations.

C'est là que lors de la tendre enfance de son troisième enfant Henri vit un jour arriver inopinément à lui le bien regretté Monsieur Alexandre de Metz-Noblat, amené par l'un des deux frères alors propriétaires indivis du château de Solières et de son grand domaine, avec lequel lui Henri avait des relations amicales.

Au moment où lui fut présenté et nommé le noble et gracieux visiteur, Henri reconnut en lui l'auteur de certaines pages trop courtes, d'une grande revue, qui l'avaient frappé et charmé. De son côté l'original et attachant écrivain lorrain, économiste de renom, dès l'entrée au modeste salon de la ferme, aperçu sur la table une livraison du mois du « Correspondant » d'où aussi son agréable surprise.

On était du coup, des deux parts, bien disposé à causer ... fût-ce affaires. Les plus sérieux pourparlers s'engagèrent, qui furent suivis de maintes visites de « Quercigny » et entrevues entre intéressés, pour aboutir enfin, selon leur vif désir commun, à un bail de douze ans, renouvelable dans certaines conditions spécifiées d'avance, et stipulant qu'Henri n'était pas obligé d'habiter la ferme Clause opportune hélas car, en 1871 il eut le malheur de perdre sa femme et, peu de mois après il dut reprendre à Havelange en Belgique, où du reste avaient été ramenés ses jeunes enfants, arrivés au nombre de cinq, pour la direction des affaires de son regretté beau-père, qui s'était fixé là en quittant Perwez. De sorte qu'il partagea dès lors jusqu'à la mort, en 1878 son temps entre les deux pays.

Ah ! qu'il avait aimé Quercigny où comme sa digne compagne, il est mort, maintenant et encore à la fleur de l'âge.

Solieres 19 novembre 1907.

Alexandre Sepulchre, en collaboration avec ses frères.

© Paul Sepulchre, branche "Henri".